

Feu vert

Madelaine Marin

Numéro 68, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13795ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marin, M. (1996). Feu vert. *Moebius*, (68), 85–87.

Feu vert

Madelaine Marin

ma sœur cadette joue au ballon. elle le lance à répétition au hasard. au dos on tempête. on grommelle feu en joues. elle le tambourine maintenant contre les murs de la maison. et le ballon rebondit sur un clou. tombe en chute libre. seule l'aînée réagit. elle court à toutes jambes en direction de la bonne. elle me rend coupable du désastre. mais je ne jouais pas au ballon. la bonne me sermonne. j'ai beau dire que non. elle est sourde! je demande alors à la cadette de dire la vérité. elle nie de sa moue boudeuse : « j'ai percé son beau ballon rouge ! » j'ai une rage au cœur.

entre alors en douce dans la maison. attrape mon chandail long comme une robe. je vais dans les bois de la colline. rue la terre noire. j'y fais aussi des spirales. une chaîne de récits à plusieurs têtes sombrent dans mon petit caillou. aujourd'hui la mer est bleu-vert. pourtant j'ai déjà fugué... siffle ce petit vent au large. demain il fera mauvais. autour je promène ma lumière de poche. déjà il fait froid. je tremble comme une feuille. le soir, cet imposteur, me tombe dessus.

j'entends des voix. elles se rapprochent. je souffle à peine. la bonne passe devant. elle pleure. « ici », dis-je. la bonne me supplie de rentrer à la maison. j'aurai un beau ballon tout neuf à moi tout neuf un beau ballon à moi. « ailleurs j'habiterai ! »

on entre. on chuchote. mes sept sœurs rêvent. je ne partagerai pas mon lit avec la cadette. en attendant je dors sur un matelas mousse dans le passage.

au point du jour, valise en main, je pars chez v.v.

je traverse enfin la route 132. j'estiverai chez la vieille voisine.

v.v. me montre ma chambre.

puis je descends à la cuisine. elle est plutôt jolie. un petit carré ouvre sur un grand carré. de belles fenêtres courent sur les murs. celle au-dessus d'un évier donne à voir la mer. l'évier s'appareille avec étrangeté à une grosse chaloupe de porcelaine blanche. des armoires hautes comme des cargos surplombent cette cuisine portuaire. ce comptoir est un quai. j'y guette la marée. de petits bateaux vont.

mon père est encore à l'hôpital.

matin-soir je fais trente-trois milles dans un vieil autobus jaune. un chauffeur avec képi nous pilote. on le surnomme « haddock ». enfin j'étudie hors privé.

j'hivernerai chez v.v.

aujourd'hui je suis en retard. je cours pour rattraper ce mastodonte. et boutonne ma blouse en route. vite mon front à la vitre je colle. suis la mer vert-de-grisée. j'ai un atterrissage forcé: on est parqué dans la cour du couvent. aussitôt on nous bourre le crâne. j'ai des fourmis partout. quoi me pique? revire la parmenture de ma jupe. mon épingle de sûreté est détachée. la religieuse enseignante m'autorise à aller aux toilettes.

j'ai perdu... je cherche... j'oublie presque de retourner en classe. la religieuse s'inquiète de mon état de santé. elle m'offre un lit à l'infirmerie.

« ça va ! »

volontiers je me déguiserais en *Don Quichotte de la Mancha* pour attaquer sur-le-champ les aiguilles des horloges. la cloche tinte à midi.

au comptoir d'une binerie à côté de mon amie je subis un interrogatoire. ici un bruit de vaisselle roule. j'avoue j'ai perdu... les deux clés de mon journal. OUI! AVEC MES INITIALES DESSUS!

je n'ai pas faim elle non plus. mon amie sait tout de mon journal. tout! rembrunies nous allons à pas raccourcis dans la cour du couvent.

en classe je récite machinalement la fable du chien et du loup. on m'arrête avant la fin... on sait je sais.

je suis la première à embarquer dans l'autobus jaune. je joue avec une pomme verte. elle m'échappe... et court sur un tapis noir. à nouveau elle roule à moi. je l'arrête de suite.

je rumine en grand. si v.v. les trouve... la verte jeunesse va se faire sonner les cloches. puis je traverse la 132.

v.v. *shine* son poêle. avec lenteur je monte marche après marche. j'entre dans ma chambre. ma porte claque aux vents. mon journal gît sur mon lit en friche. une photo de femme âgée, inconnue, marque la page de mon journal où j'évoque ces heures passées à embrasser mon amie sur la bouche.

on frappe à ma porte. je suis sur mes gardes. v.v. a une petite boîte dans sa main. elle me raconte un secret. bouche bée j'écoute. v.v. quitte illico.

une jolie broche en forme de cœur brille dans cette petite boîte. mon journal dérive sur son encre. je m'allonge pour reprendre mes esprits. quoi me pique? tout revole.

et je cueille dans les fleurs du préart mes deux clés de journal avec mes initiales dessus.

je fais un souhait. mon journal n'est plus un journal. il est un quai. et la lune monte ronde.